

par satellite et se reconnecta avec le réseau pour que Robus ne s'aperçoive pas de son escapade.

Le responsable de la panne, un technicien de carrière, fut exécuté sur le champ pendant que les généraux trépingnaient. Puis une heure plus tard, le bris réparé, le jeu repris.

Rendus à l'étage, les Robustos hésitèrent devant un autre corridor. Robus étudiait sa stratégie pourtant simple : avancer ou reculer.

Les soldats progressèrent. Ils longeaient un couloir gris clair sans porte, quand les policiasmécanospéligrosos, des hypocrites, surgirent par des trappes secrètes du plafond et du plancher, brandissant des sabres bien aiguisés, capables de trancher une tomate en deux. Trois combattants robustos perdirent leurs crânes, qui roulèrent jusqu'aux pieds de Solen. Leur corps gela sur place. Pendant que les monstres passèrent les menottes aux trois cadavres sans tête, Solen tira des balles implosives de C4-00. Alors celles-ci se transformèrent en café et beignets, qui s'engloutirent dans l'immense bouche des bêtes et s'infiltrèrent dans leur panse. Cette collation déflagrante les fit gonfler jusqu'à l'éclatement. Le sang brun des policiasmécanospéligrosos, d'une odeur cadavérique, éclaboussa les murs.

La fonctionnalité de l'arme de Solen changea à nouveau. Cette fois-ci, elle devint un lance-roquettes. Il ouvrit une brèche dans le mur. Solen et ses camarades pénétrèrent alors dans une salle bondée de taxecolectors à deux faces et aux longs bras gluants capables de fouiller hâtivement les poches des soldats, afin de les détrousser au complet. Solen leur lança des aiguillons d'acide paralysant.

Hélas ! Leurs boucliers invisibles les protégeaient contre cet acide paralysant. D'ailleurs, les taxecolectors sont inattaquables et l'on ne s'en défait jamais. Ils se collent aux possessions de tous comme une sangsue.

Sautant comme des sauterelles, ils s'élancèrent sur les Robustos afin de les dépouiller de tout, malgré leur résistance. Nus, les Robustos furent amenés aux politiciens, qui commandaient à partir de la tour du château tout ce continent de la guerre.

Ceux-ci, des caniches à peau lisse et pourvue d'une petite queue insignifiante, étaient les gardiens de la statue de la Liberté, haute de trois mètres et située dans cette tour. On dit de ces politiciens, plus ils ont la queue courte, plus ils jappent fort et plus ils cherchent le pouvoir. Ceux-ci vivaient seulement pour la domination des autres et leur argent au détriment de tous les habitants de leur continent, dont ils étaient les maîtres, après les généraux bien entendu. On les nommait les mini-appendices en référence à leur queue quasi microscopique.

Ils enchaînèrent Solen ainsi que ses compagnons au pied de la fameuse statue. Deux Coriakos y étaient déjà. Il ne restait que trois de ceux-ci en liberté.

Soudain, ces trois derniers sortirent par une bouche d'aération, attaquant la dizaine de politiciens, qui répliquèrent avec leur arme mortelle : les longs discours endormants. Un Coriako sommeilla aussitôt. Les deux autres piquèrent les politiciens de venin scandaleux, puis ils leur injectèrent des cancans de journalistes, ce qui leur fit perdre la face. Sans visage, ils errèrent jusqu'à tomber dans les oubliettes du donjon.

Pendant cet assaut, Solen réussit à défaire ses liens, puis il fonça sur la statue, qui chancela un instant avant de basculer et de s'écraser sur le plancher en béton en mille morceaux, donnant ainsi la victoire à son équipe.

Robus sauta de joie, tandis que son frère pleura à chaudes larmes, assis sur les genoux de son épouse, qui l'avait rejoint pour le consoler.

Dans les domiciles, on jubilait comme à chaque triomphe, car personne ne favorisait un groupe, par crainte de déplaire au perdant.

— On a encore gagné ! Vive Robus.

— Une belle performance de Corias également.

— Gloire aux généraux !

C'est comme lors des élections. Que l'on vote pour l'un ou l'autre, rien n'évolue. En réalité, personne ne gagne et personne ne perd. Les biens du pays changent de main constamment comme pour les édifices des généraux. Alors, mieux vaut encourager également toutes les parties politiques. Aux prochaines élections, soyez des Nazistaliens et encouragez-les tous !

Dans le château, devant les débris de la statue, les soldats des deux camps félicitèrent Solen.

— Hourra ! Tu es notre héros, Mario.

— Ah oui ! lança l'aventurier, découragé de leur attitude. J'ai détruit ce qui est de plus précieux sur cette planète. La liberté comme la santé ne sont vraiment appréciées que lorsqu'on en a été longtemps privé. Il y a dans toute société deux valeurs qui ont un prix de sang : la liberté et la vérité.

Les hostilités terminées, tous retournèrent à leur baraquement militaire respectif.

La planète entière célébra la victoire, sauf les soldagimérios perdants, qui, en punition, durent se coucher tôt sans leur dîner du soir et sans que leur commandant leur raconte une historiette pour les endormir.

Pendant une heure, pas une minute de plus, l'unité de Solen fêta la victoire, chantant des poèmes à Robus et au fondateur de cette tyrannie, tout en sirotant un verre de jus de fruits, pendant que le général gagnant festoyait toute la nuit avec des repas gargantuesques et du vin à volonté. Corias fut consolé par sa mère, qui lui donna une grosse sucette aux fraises avant de

le mettre au lit, dans lequel l'attendait sa femme, désappointée de son échec.

Suivit la remise des médailles d'honneur. Il y avait une autre récompense incalculable et sublime. Le soldat-robot qui avait détruit la statue de la Liberté avait le plaisir de contribuer à la réserve d'ADN. À cette annonce, ce furent des cris de joie pour exactement trente secondes, le temps alloué pour cette manifestation.

Seul le concerné demeura impassible. Solen leur communiqua alors sa pensée : « Je refuse d'engendrer des monstres de guerre, des pantins sans liberté. Celle-ci est essentielle à l'épanouissement et à la recherche de la vérité absolue, les buts ultimes de tout être pensant. En détruisant la statue, j'ai compris l'enjeu et j'ai eu du remords. L'importance de la liberté de penser est primordiale. Ceux qui privent les gens de celle-ci sont des criminelles et des sadiques. L'état contrôle votre vie et votre pensée. Je refuse de contribuer à votre réserve d'ADN ». Chancelant comme une chaloupe sur une mer agitée, troublée, désarçonnée et profondément déroutée, le sergent de sa section tomba assis sur une chaise, qu'un soldagimério lui avait glissée rapidement sous les fesses, lui évitant de s'étendre par terre. On lui épongea le front et on lui fit respirer de l'oxygène.

Ses coéquipiers auraient bien battu le révolté, la honte de leur unité, si les règlements ne l'interdisaient pas.

Averti, le colonel de ce secteur se précipita vers la cohue :

— Que se passe-t-il au juste ? Ce brave craint-il la seringue ?

— Pire, mon commandant ! Mario conteste sa participation à la réserve d'ADN.

— Soldat ! Refuses-tu cet honneur ?

— Oui ! Jamais, je n'engendrerai des monstres sans cervelle.

— C'est un ordre, soldat !

— Mets-le dans ton cul de salaud, lui répondit Solen en souriant

— Jamais ! Jamais on ne s'était opposé à une instruction. Et qu'un guerrier m'insulte... je... je vais perdre les étoiles de mes épaules. Cette révolte fera les manchettes durant des années... C'est la fin de ma carrière !

— De la mienne aussi ! pleurnicha le sergent. Je ne peux vivre avec cette honte.

— N'exagérez pas ! Bande de lâches ! leur cria le touriste de l'espace-temps.

Le délinquant fut arrêté sur le champ et incarcéré dans la prison de son secteur.

Le lendemain matin, l'ex-héros en simple pyjama rayé jaune et rose affrontait le tribunal militaire, formé des deux généraux et de leur père sénile, qui ronflait déjà, enfoncé dans son fauteuil de président, qui occupait le centre de la tribune. Le procureur de la tyrannie, un colonel à la retraite, après s'être raclé la gorge longuement, commença sa plaidoirie d'une voix grave : « Ce soldat du régiment X-canne L3P, Mario, est accusé de désobéissance. C'est le crime le plus odieux de notre cher régime libéral. Les principaux témoins, le colonel et le sergent de cette division, qui se sont suicidés par honneur à cause évidemment de cette révolte, reconnurent les faits avant leur acte de bravoure. J'ai leur témoignage écrit ».

Il marqua une pause afin d'examiner Solen qui lui fit un pied de nez. Choqué, il poursuivit : « Aucun précédent. Je n'ai rien trouvé dans les annales judiciaires ». Ensuite, il expira brutalement : « Une première ! ». Il s'essuya la bouche avec son mouchoir avant de hurler : « Une première, messieurs les généraux ! ».

La salle, bondée d'auditeurs, d'officiers et de membres de leur famille, s'emplit de son cri de désespoir. Le colonel ajouta

calmement : « C'est la plus grande offense jamais faite à notre juste société égalitaire et fraternelle ».

L'auditoire exprima sa contrariété et sa fureur. Le procureur satisfait de l'émotion engendrée par ses propos confia en souriant : « Évidemment, aucun avocat de la défense n'a voulu le représenter ».

« Quel bouffon ! », grommela Solen.

Le comédien qui avait compris cette remarque vociféra :

— Tu as eu la meilleure éducation au monde, soldat Mario.

Que se passe-t-il avec toi ?

— Vous avez fait de moi un mouton et vous appelez ça de la pédagogie ! Je n'ai qu'utilisé ma liberté... du jamais vu pour vous, incontestablement...

— Soldat Mario, tu te tais ! s'écria Robus. Ce n'était pas une question, mais l'expression d'une émotion déchirante d'un être désespéré par ton délit... Tu n'as pas le droit de parole dans cette cour de justice... De l'ordre dans la cour !

Satisfait de l'intervention du général, le procureur ajouta :

« Nous manipulons les gènes afin d'engendrer des héros, mais parfois il se glisse une erreur. En voici une ! »

L'aventurier se leva brusquement pour s'exclamer d'un ton sarcastique : « C'est moi, la bourde ».

S'épongeant le front, le procureur, insulté, s'inclina sur sa table pour relire ses quelques notes et il se racla la gorge : « Ce terroriste, ce psychopathe, ce dément... ».

Solen bondit sur sa chaise en s'époumonant : « Regardez le vrai monstre ! C'est moi ! Ce mouton noir mord ! Euh ! Je n'ai pas de dents... Je... ».

Robus claironna alors : assieds-toi, Mario !

Ce cri fit changer le ronflement du sénile, la tête penchée presque par-dessus le rebord gauche de son fauteuil. « Regarde ! Tu déranges le président, qui est en profonde réflexion ».

Solen fit un autre pied de nez avant de s'asseoir. Découragé, le procureur s'écrasa sur sa chaise, pendant que les deux généraux se cognèrent le front sur leur table, réveillant leur père qui lâcha un long gémissement pour aussitôt vrombir à nouveau, tandis que l'auditoire demeurait bouche bée.

Corias s'écria alors : « Qu'il soit exécuté ! ».

Solen sauta sur son pupitre et l'applaudit : « Bravo ! Une main d'applaudissement pour le général ».

Quelques-uns des crétins qui assistaient au procès sans trop comprendre la plaidoirie commencèrent à le congratuler, lorsque le général frappa du marteau sa table : « On se calme ». Le ronfleur bava et changea sa musique.

Corias enleva sa lorgnette spéciale de juge qui lui servait de parure pour déclarer d'une voix ferme : « Coupable ! L'accusé sera exécuté à l'aube ».

Solen, qui venait à peine de s'asseoir, bondit de nouveau sur sa chaise afin de vociférer : « Vive le général ! Hourra ! Il a dit les seules paroles intelligentes de sa vie ».

Ce hurlement réveilla le père sénile, qui sursauta dans son fauteuil, péta, rota et cria : « Coupable ! », avant de retourner dans les bras de Morphée, le dieu des songes.

Le rebelle fut aussitôt conduit dans une cellule de la prison d'État. Durant la nuit, il réfléchit à cette planète désolante. Un monde de fous où tout est contre nature. J'ai manqué ma chance de m'enfuir... Bah ! Vivre seul et caché toute ma vie est une situation insupportable.

Solen croyait maintenant que Voces, en plus de l'amuser, voulait lui faire comprendre l'importance de la liberté. Sur Nazistal régnaient la suppression totale de celle-ci, la servitude et la subordination. L'aventurier de l'espace-temps vivait donc une péripétie dramatique, dans laquelle ressortait l'importance de la liberté, base de la recherche de la vérité absolue. L'indépendance

et l'absence de toutes contraintes strictes et imposées sont nécessaires pour y parvenir.

Je suis prisonnier d'un cerveau borné, d'un corps inutile et d'un régime opprimant. Je ne peux pas jouir de la vie... Je n'ai pas rencontré Piscéfaro sur cette planète pour m'aider à mieux comprendre ce que je vis.

Solen s'endormit sur la pensée qu'il aurait souhaité connaître son opinion sur son passage dans ce monde hostile. Cette nuit-là, il eut un songe fantastique. À l'intérieur d'une forteresse en forme de crâne, un barrage militaire empêchait toutes entrées de données objectives concernant la réalité qui ne correspondaient pas aux schémas mentaux religieux, bien ancrés au milieu de la salle des archives. Tout était scruté minutieusement par des soldats pour ne pas perturber la sainte doctrine, son trésor. Un monstre odieux nommé la foi patronnait cette doctrine, qu'aucun raisonnement logique et preuve crédible n'appuyait. Les militaires pouvaient refuser des arguments cohérents, qui ne se conformaient pas avec l'hypothèse religieuse considérée irréfutable et inattaquable. Au détriment de la réalité, cet ensemble de schémas mentaux, le trésor, imposait ses lois. De la sorte, l'occupant du crâne se voyait privé de la vérité. Sa foi guidait ses pas, comme le faisait le général de Solen, lors de la guerre. Le logeur n'était plus maître de lui. Tout au fond de la salle, dans un coin sombre, une statue de la Liberté rapiécée était enchaînée et bâillonnée. La réalité se butait aux croyances du crâne. Ce filtrage des informations empêchait le locataire de bien réfléchir, le laissant dans une grande ignorance. Ce processus mobilisait toute l'énergie du crâne et contrôlait ses pensées comme son général faisait avec lui. L'hôte n'était plus maître de lui et ne pouvait plus être instruit de la réalité. L'interprétation de ses perceptions biaisées la déformait. Par exemple, il voyait l'intervention de son dieu partout et attribuait des miracles à chaque heureux phénomène issu du hasard. Il croyait que tout



événement était une punition ou une récompense de sa divinité pour sa conduite, parce qu'une crainte inculquée par des soldats-pasteurs le hantait jour et nuit. Au moindre manquement, une série de malheurs et des souffrances éternelles l'attendaient. La peur des réactions d'un être supérieur malfaisant et contrariant l'empêchait de débattre des idées nouvelles. Ces schémas mentaux religieux induisaient et contrôlaient les pensées de ce fidèle. Comme pour Solen, il dépendait d'un genre de microplaquette cérébrale enracinée. Un dispositif religieux mis en place par un enseignement erroné et imposé par son milieu.

Réveillé, Solen comprit alors cette comparaison avec les généticiens, qui avaient incorporé un système télématique dans le cerveau des clones, et ainsi les programmeurs informatiques pouvaient modifier leurs perceptions sensorielles, les exposant à une altération de la réalité sans qu'ils puissent s'en rendre compte. Ce phénomène ressemblait aux hallucinations des schizophrènes, qui ne sont qu'une déformation de son environnement immédiat. Grâce à cette microplaquette, les informaticiens provoquaient des scènes imaginaires comme si le soldat-clone avait un épisode de schizophrénie véritable. Ainsi fût pour l'occupant du crâne de son rêve.

La pieuvre lui avait appris également que la schizophrénie est une maladie du cerveau qui affecte en outre les perceptions. L'individu est prisonnier de ses hallucinations et de son délire. Il a une perte de contact avec la réalité, comme avoir l'impression d'entendre des voix ou voir des choses qui, bien que n'existant pas réellement, font partie de sa réalité. Toutes ces fonctions ne sont cependant pas perturbées au même moment et dans la même mesure. De nombreuses personnes souffrant de schizophrénie peuvent avoir un comportement parfaitement normal pendant de longues périodes.

Vint le moment de sa mise à mort. Malgré l'ordre de ralentir, ses geôliers perdaient haleine à le suivre jusqu'au peloton

d'exécution. Solen courait. Essoufflés, ses cerbères pouvaient à peine l'attacher au poteau. Le détenu leur dit alors :

— Ce n'est pas utile de me ligoter ! Je ne fuirai pas. Je le promets. Vous verrez !

— Chef ! On garrotte Mario ? demanda le corporal Luigi, les bras levés et la paume des mains tournée vers le ciel.

— Euh ! Non ! articula le sergent Don Key, chargé de la fusillade qui se voulait punitive et dissuasive pour quiconque oserait l'imiter, en haussant les épaules, après s'être gratté la tête.

— Faites vite ! Tirez ! leur vociférait le condamné à mort. Je suis pressé. Je n'ai pas juste ça à faire. Je suis très occupé.

Les soldats se regardaient d'un air perplexe en relevant les clavicules à leur tour.

— Mario est complètement cinglé ! chuchota Luigi.

— Qu'attend-on ? Tirez au cœur ! Il est ici. Tirez ! hurlait Solen, en leur indiquant l'emplacement du muscle cardiaque.

— Je suis déconcerté ! bavait Don Key au visage de Luigi, qui sortit son mouchoir pour s'essuyer l'œil. Ce n'est plus un châtiment... Il le veut... Non, c'est impossible ! Trouvez un autre sous-officier... Je vais à l'infirmerie... Je crois que je suis malade.

— Permission accordée ! murmura Luigi, découragé et maintenant responsable du peloton d'exécution.

— Décidez-vous ! Tirez ! On m'attend ailleurs !

— La mort c'est la fin de tout. Il n'y a rien après. Quel imbécile ! chuchotaient les soldats.

— Je vais..., commença Luigi d'un ton embarrassé.

— Bande de lâches !

— Arrête tes insultes, Mario. Je vais prendre mes responsabilités... Je vais donner l'ordre moi-même, répliqua Luigi, après s'être épongé le front. Reste tranquille !

— Je suis prêt, chanta-t-il, le sourire aux lèvres.

## LA QUÊTE DE SOLEN

— Ferme-toi Mario. Je ne peux me concentrer. Tu distrais aussi les tireurs d'élite. Je vais te sanctionner... Ça n'a plus de sens... Bâillonnez-le ! Non... En joue.

— Bon ! Enfin. Je deviens impatient. Tirez !

— Feu !

Quelques millièmes de seconde plus tard, Solen aperçut des lueurs jaunes se précipiter sur lui. Il ressentit de légères brûlures, puis il s'écroula par terre, mort.

Comme une fusée, le touriste fonça vers le tunnel d'espace-temps, car il était écœuré de cette planète. Un autre spectacle de couleurs, d'odeurs et de sons était à l'affiche. Puis, la sortie et...

un coup de tonnerre.